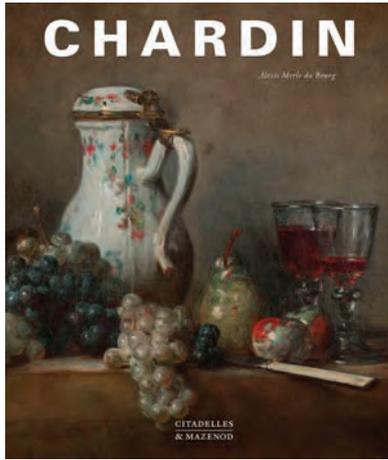


Le livre de Noël

CHARDIN NORDIQUE

Il faut sans doute quelque témérité pour s'attaquer à un peintre tel que Chardin : les monographies « historiques » de Marianne Roland Michel et de Pierre Rosenberg, spécialiste incontesté de l'artiste, pourraient paralyser plus d'un auteur. Alexis Merle du Bourg réussit pourtant le pari de renouveler l'étude de peintre et d'apporter sa pierre à l'analyse de ses natures mortes et tableaux « de figures ». L'intérêt de l'ouvrage tient en effet, non pas aux découvertes d'archives ou aux attributions, mais à l'interprétation des œuvres. Ces dernières sont magnifiquement reproduites dans ce livre monumental sous coffret : les 350 illustrations sont d'une qualité exceptionnelle, d'autant plus que la touche raboteuse de Chardin n'est pas facile à rendre. Les photographies de détail surtout, amplifiées par le grand format, offrent un véritable avantage pour la compréhension du « génie » pictural de Chardin, tant vanté par Diderot. La technique de l'artiste est du reste particulièrement bien renseignée grâce à la restauration récente de plusieurs œuvres, tel *Le Bocal d'olives* (1760) ou *L'Autoportrait au pastel* (1779) du Louvre.

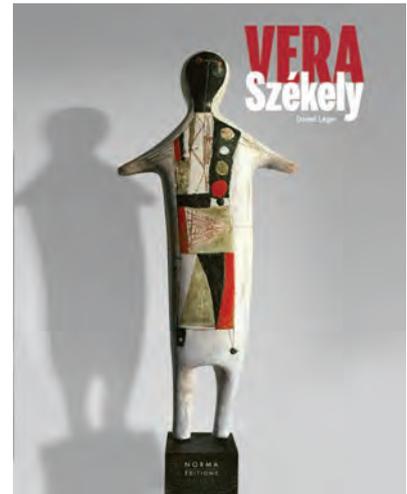


Le plan général est chronologique : il suit pas à pas la vie de Chardin. Pour autant, un fil continu complexifie ce déroulement : celui des influences nordiques qui imprègnent de manière plus ou moins sensible les peintures de l'artiste. Or A. Merle du Bourg opère une fine distinction entre le rôle des modèles flamands et ceux des Provinces-Unies, notamment hollandais. Les iconographies d'ustensiles et objets de cuisine, les animaux morts ou vivants, les scènes d'intérieur et les jeux d'enfants sont ainsi décryptés par comparaison avec les toiles de Teniers, Gabriel Ter Borch ou Metsu. On peut certes retrouver dans les motifs de Chardin certaines allégories religieuses de la peinture du siècle d'Or ; et en même temps montrer ce qui sépare son art de celui de ses devanciers nordiques. C'est dans cet écart que l'auteur lit l'originalité du peintre, qui use par exemple des symboles rebattus de la vanité – comme les bulles de savons soufflées par de jeunes garçons – tout en brouillant la portée morale de ses œuvres. La mécanique des institutions académiques éclaire aussi d'un autre jour la carrière de Chardin, assez atypique au demeurant pour un peintre de petit genre : il réussit à obtenir des honneurs et des pensions bien supérieurs à ce qu'aurait pu lui faire espérer son statut. Chardin est en quelque sorte un peintre de grand genre à rebours, qui narre l'histoire contemporaine des humbles et des inconnus. Le roi lui-même lui commanda trois dessus-de-porte pour son château de Choisy en 1764 : ces « attributs » des sciences, des arts et de la musique marquent les ambitions du décorateur, souvent oubliées et bien remises en lumière dans ce volume.

C'est dire si ce *Chardin*, dont l'écriture est pleine d'allant et relève d'une vraie plume, rafraîchit les études « chardinesques », selon le néologisme forgé par Marcel Proust. En tournant les pages, on s'instruit, tout en goûtant la beauté d'une peinture à la fois sobre et très sensuelle, dans laquelle le velouté des pelages et des fruits, la lourdeur des tissus et le relief brillant des cuivres rehaussent la simplicité apparente des sujets.

Christine Gouzi

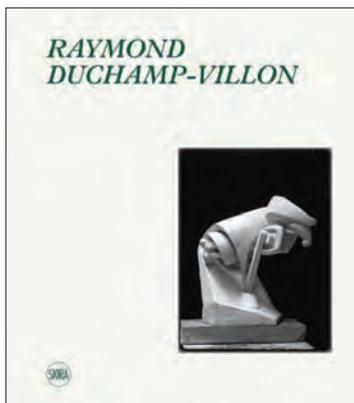
Alexis Merle du Bourg, *Chardin*, Citadelles & Mazenod, 2020, 384 p., 189 €.



VERA SZÉKELY, DES CÉRAMIQUES AUX TAPISSERIES

Première monographie consacrée à l'artiste, cet ouvrage bilingue retrace son œuvre dans toute sa complexité. Consultant en arts décoratifs d'après-guerre, fin connaisseur du travail de la plasticienne, Daniel Léger retrace les étapes de sa carrière dans une biographie nourrie et vivante. D'origine hongroise, née Harsányi, nageuse professionnelle, Vera Székely (1919-1994) suit ses premières années de formation à l'ombre de l'histoire. Souhaitant être graphiste, elle étudie auprès de l'artiste Hanna Dallos qui meurt déportée en 1945. L'artiste rencontre le sculpteur Pierre Székely, avec qui elle partira en France fin 1946, ou encore Zsuzsa Biró, future femme de Simon Hantaï. Vera Székely travaille tout d'abord au sein du collectif de céramistes Borderie-Székely, SZB, à Bures, conduisant la céramique vers une dimension monumentale. Passé ce temps, elle joue un rôle singulier dans les commandes publiques de même qu'au sein du renouveau de l'art sacré dans la France d'après-guerre, en collaboration avec Pierre Székely, travaillant tant la terre que le verre ou le métal. Finalement, elle se tourne vers le textile et réalise de majestueuses installations, comme au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris en 1985. En complément à ce parcours et aux reproductions multiples et de qualité, qui donnent toute la mesure du travail de l'artiste, Mathieu Buard replace l'œuvre dans le contexte contemporain, d'Anne Dangar à Valentine Schlegel. F.D. Mathieu Buard, Daniel Léger, *Vera Székely*, éditions Norma, 2020, 288 p., 65 €.

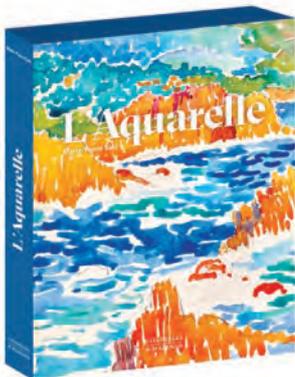
LA MODERNITÉ DE RAYMOND DUCHAMP-VILLON



Publié à l'occasion du centenaire de la mort de Raymond Duchamp-Villon (1876-1918), sous la direction de Patrick Jullien en collaboration avec Assia Quesnel, préfacé par Sylvain Amic, ce catalogue raisonné de l'œuvre sculpté et inventaire de l'œuvre graphique de l'artiste, disparu prématurément, constitue un travail d'envergure, accessible aux amateurs comme aux spécialistes.

Avec ses frères, Jacques Villon et Marcel Duchamp, Raymond Duchamp-Villon anime dès 1907 le groupe de Puteaux. Il conduit progressivement la sculpture dans une modernité radicale, s'inspirant des avant-gardes de l'époque, mais sans s'y soumettre. La présentation monographique est complétée par les essais des historiens de l'art Kevin D. Murphy sur le rapport spécifique du sculpteur à l'architecture, notamment avec la conception de la Maison cubiste en 1912, et Herbert Molderings sur le rapport à la chronophotographie de Marey et à la biomécanique. Des premières œuvres empreintes d'Art nouveau aux expérimentations les plus novatrices, tel l'ultime *Cheval Majeur* présenté chez Louis Carré en 1966, tirage en bronze du *Cheval* de 1914, le catalogue raisonné des sculptures (en 31 notices richement commentées et illustrées) suivi de l'inventaire de l'œuvre graphique attestent de la singularité de cet artiste essentiel du XX^e siècle. F.D. Patrick Jullien (dir.), *Raymond Duchamp-Villon. Catalogue raisonné de l'œuvre sculpté et inventaire de l'œuvre graphique*, Skira, 2020, 288 p., 65 €.

UNE SOMPTUEUSE HISTOIRE DE L'AQUARELLE



De l'eau, des pigments finement broyés et une toute petite quantité de liant : voilà les trois ingrédients de l'aquarelle. Cette technique, apparue au Moyen Âge, va se diffuser dans tous les ateliers dès la Renaissance, elle devient un genre autonome au XVIII^e siècle (le terme d'« aquarelle » apparaît alors en France) puis elle connaît un véritable âge d'or à travers l'Occident au siècle suivant. Pourtant, « son histoire a été beaucoup plus

largement explorée en Grande-Bretagne qu'en France où elle reste encore un peu méconstruée », observe Marie-Pierre Salé, conservatrice au département des Arts graphiques du Louvre à laquelle on doit ce superbe ouvrage, au format imposant et remarquablement illustré (on apprécie le choix d'un beau papier offset qui rend à merveille toute la subtilité de ces œuvres délicates). C'est une somme très attendue

sur l'histoire de l'aquarelle en Occident que l'auteur nous propose ici, s'appuyant sur les dernières recherches pour en retracer les grandes évolutions techniques et esthétiques tout en dévoilant le rôle et la place accordés au médium. Marie-Pierre Salé allie avec brio rigueur scientifique et clarté de la langue pour nous entraîner dans un passionnant voyage à travers les siècles, depuis les « dessins coloriés » médiévaux jusqu'aux expérimentations abstraites de Paul Klee ou Georgia O'Keeffe, en passant par les éblouissantes feuilles d'Albrecht Dürer, les lavis empreints de liberté des Britanniques (William Turner au premier rang) ou les séduisantes compositions d'Eugène Delacroix. Un véritable objet de délectation pour les yeux et l'esprit. M.E.-B.

Marie-Pierre Salé, *L'Aquarelle*, Citadelles & Mazenod, 2020, 416 p., 189 €.

LA SCULPTURE GOTHIQUE : CE MONDE A DÉCOUVRIR

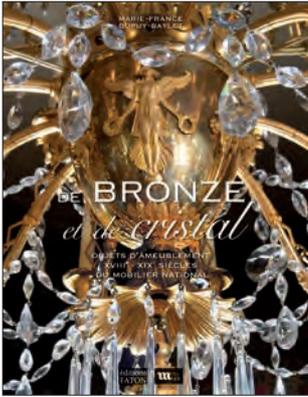


Éblouissant, ce gros ouvrage tant attendu, ambitieux, avec 371 illustrations superbes et judicieusement choisies, en grande partie inédites. Qui plus est, la lecture en est de bout en bout passionnante. C'est l'Europe gothique entière que présente Pierre-Yves Le Pogam, la France certes, mais aussi l'Italie, l'Espagne et le Portugal, l'Empire germanique, les Flandres, l'Angleterre et les

pays scandinaves. Et que de chapitres intéressants sur les matériaux et la technique de leur utilisation, la polychromie si souvent conservée, le monde des artistes ou artisans, les commanditaires, depuis les princes et l'Église jusqu'aux simples fidèles. Certaines statues comme l'*Adam* du musée de Cluny ou la *Sainte Madeleine* d'Écouis surprennent par leur date précoce ; on les croirait de la Renaissance. Et que de francs sourires s'affichent sur certains visages, le *Prophète Daniel* de Compostelle, la *Vierge blanche* de Tolède, l'*Ange Gabriel* de Reims, que d'expressions étonnantes dans les sculptures des pays germaniques, comme celle des *Prophètes Jonas et Osée* de Bamberg, excellents acteurs dignes du meilleur cinéma ! Cette riche iconographie nous incite à vouloir beaucoup mieux scruter en détail tous ces chefs-d'œuvre que nous risquerions de négliger. L'étude s'articule en trois étapes : 1140-1220, 1220-1300, 1300-1380 par Le Pogam, et la dernière, 1380-1430, le Gothique international, par Sophie Jugie. Celle-ci montre comment deux tendances amorcées dès le XIV^e siècle vont considérablement s'accroître, celle d'une recherche formelle d'élégance et de préciosité, et d'autre part celle d'un réalisme puissant manifesté en particulier à Dijon par Klaus Sluter dont les créations sidèrent par leur toute nouvelle expressivité, leur énergie, leur ampleur. On prend conscience du chemin parcouru depuis la douce *Vierge et l'Enfant* de Châteaudun jusqu'à l'*Ilaria del Caretto gisante* de Jacopo Della Quercia, et pas à pas, dans ce beau livre, on apprend mille choses que l'on s'imaginait, à tort, connaître. C'est un réel bonheur. F.de La M.

Pierre-Yves Le Pogam, avec une contribution de Sophie Jugie, *La Sculpture gothique*, Hazan, 2020, 440 p., 185 €.

DE BRONZE ET DE CRISTAL



Les collections du Mobilier national sont, une nouvelle fois, mises en valeur grâce au savant travail de Marie-France Dupuy-Baylet, à qui l'on doit en 2006, *Pendules du Mobilier national 1800-1870* puis en 2010, *L'Heure, le Feu, la Lumière. Les bronzes du Mobilier national 1800-1870* accompagnant une exposition dans la galerie des Gobelins (éditions Faton). Attachée à l'institution pendant plus de quarante ans, l'auteure offre une somme de connaissances à travers 301 notices présentant surtout des pendules, des objets de chauffage et d'éclairage datant du règne de Louis XVI au Second-Empire. Les informations, recueillies au prix d'une enquête considérable dans les archives, les réserves, les palais et résidences officielles, les musées, visent à établir l'histoire de chaque pièce depuis son acquisition par le Garde-Meuble et à suivre ses mouvements d'une demeure à l'autre (Tuileries, Fontainebleau, Saint-Cloud, Élysée, Versailles...). Prenons l'exemple d'une paire de candélabres qui passe du palais Rohan au pavillon de La Muette, à Saint-Cloud, à l'Élysée, puis au Grand Trianon. L'historique, scrupuleusement documenté, est suivi de commentaires sur le fournisseur, le décor, le modèle, etc. L'ensemble des horloges constitue un panorama des décors de la pendule du néo-classicisme à l'historicisme ; on y distingue des pièces exceptionnelles de Robin, Breguet, Lepaute. Les luminaires du Second-Empire impressionnent par leur faste, en particulier les lustres signalés dans la salle du Trône à Saint-Cloud dont l'un se trouve à Maignon, les lustres à 70 lumières livrés pour les Tuileries, les lustres à 56 lumières de la salle des fêtes de l'Élysée. Doté de nombreuses et excellentes photographies, ce bel ouvrage est un outil pour appréhender l'histoire du goût au XIX^e siècle, mieux cerner l'activité des bronziers de Paris (Galle, Ravrio, Feuchère, Thomire, Denière, Marquis) et la production parisienne de pendules décoratives qui domine alors le marché européen. Catherine Cardinal

Marie-France Dupuy-Baylet, *De bronze et de cristal. Objets d'ameublement XVIII^e-XIX^e siècles du Mobilier national*, éditions Faton, 2020, 512 p., 49 €.

AU CŒUR DU PETIT BRONZE

Cet ouvrage très roboratif, illustré de nombreuses photographies, présente les quelque 500 petits bronzes du Louvre du début du XV^e siècle et de la première moitié du XVI^e siècle. Renonçant à la forme habituelle du catalogue avec notices longues, P. Malgouyres inaugure une manière nouvelle, qui est en elle-même une réflexion sur le métier du conservateur de musée : ce dernier doit-il d'abord céder au *connoisseurship* et à l'attributionnisme ? Ou bien doit-il classer de façon raisonnée un corpus hétéroclite par essence, puisque composé



arbitrairement par le jeu conjugué des achats et des dons ? C'est la deuxième proposition qui a animé l'écriture de ce catalogue, qui fera certainement date par la rigueur de ses analyses. Chaque œuvre est en effet présentée sobrement et classée par provenance, non par datation (souvent arbitraire) ou par centre artistique. La chronologie est cependant respectée : après les collections royales et les saisies révolutionnaires, les grands donateurs du Louvre président à la composition des sections. Horace His de la Salle, Jules Maciet, la marquise Arconati Visconti ou encore Carle Dreyfus, qui légua un nombre important de pièces, sont ainsi de la partie. On ne peut s'empêcher de comparer cette méthode à celle des bases de données informatiques, comme celle du *Getty Provenance Index*, qui ont permis des avancées scientifiques indéniables. Car retracer les péripéties de la vie d'une œuvre grâce à l'histoire des collections, c'est déjà toucher du doigt son origine et sa fonction. Mais c'est surtout dans les essais liminaires que l'auteur se démarque de ses prédécesseurs : dans une série de chapitres sur les artistes de la Renaissance, la technique du bronze, la médaille ou encore les répliques et les faux, c'est toute l'histoire du petit bronze qui est remise au jour. L'écriture à la fois ludique et précise, de même que la délicatesse des reproductions, rendent justice aux sculptures de Filarete, Donatello ou Adriano Fiorentino. Elles agrémentent la lecture d'un ouvrage qui obéit parfaitement à la maxime antique : plaire et informer à la fois. C.G. Philippe Malgouyres, *De Filarete à Riccio. Bronzes italiens de la Renaissance (1430-1550)*, coédition Mare & Martin / musée du Louvre, 2020, 720 p., 65 €.

DÉCRYPTER LES TABLEAUX

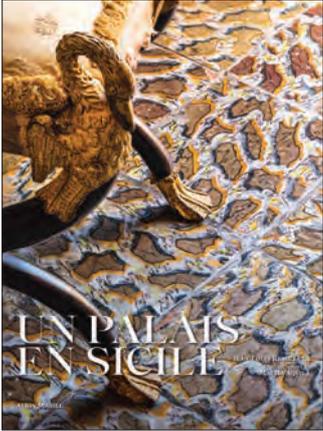


Vous êtes à la recherche d'un ouvrage d'initiation à la peinture pour offrir à un proche ? Divers manuels d'histoire de l'art sont régulièrement proposés et il est parfois difficile de faire un choix. De grand format, doté d'une illustration de qualité, *Une histoire de la peinture* ravira amateurs et néophytes. Didactique sans être simpliste, le texte est judicieusement agrémenté d'encadrés, de citations et de légendes détaillées.

Divisé en six grands chapitres chronologiques, le livre survole intelligemment des millénaires de création, depuis la grotte des Mains de Santa Cruz, en Argentine, jusqu'aux dessins sur iPad de David Hockney, pour rappeler combien « l'art pictural, tout comme le langage et la musique, est et a toujours été l'une des expressions fondamentales de l'humanité ». Mettant tour à tour en lumière un artiste majeur, une couleur, une technique ou un style, cette vaste fresque écrite par six professeurs, historiens de l'art et écrivains se concentre sur l'art occidental tout en s'autorisant d'indispensables incursions en Égypte ou au Japon. Après avoir découvert les secrets de la *tempera* à l'œuf, le lecteur peut ainsi se laisser happer par les panoramas de Canaletto, explorer la diversité du réalisme américain ou s'intéresser au nu masculin à travers les siècles avant de s'interroger sur le débat entre poussinistes et rubénistes qui secoua l'Académie royale de peinture et de sculpture en 1671. M.E.-B.

Une histoire de la peinture. Décrypter les grands tableaux, Flammarion, 2020, 360 p., 29,90 €.

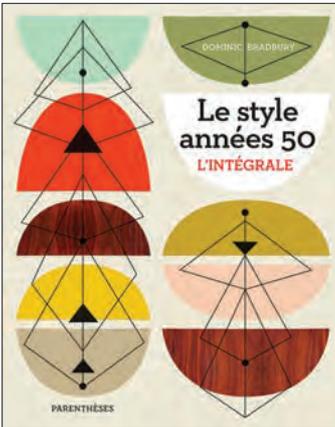
UN PALAIS EN SICILE



Envie de partir à l'aventure et de faire escale sur la plus grande île de Méditerranée pour pousser les portes d'un des palais de la ville de Noto ? Nous vous conseillons ce bel ouvrage qui retrace la spectaculaire renaissance du palazzo Di Lorenzo del Castelluccio. Situé sur l'élégante via Cavour, ce vaste palais néoclassique (une singularité au cœur de cette cité célébrée comme une perle du baroque tardif) a été construit en 1782 pour le marquis de Castelluccio. Il est à

moitié en ruines lorsque Jean-Louis Remilleux a « le coup de foudre » et en devient propriétaire, en 2011. Passionné d'art et d'histoire, ce producteur de télévision (il produit notamment *Secrets d'Histoire*) qui a déjà restauré le célèbre domaine de Groussay à Montfort-L'Amaury et le château de Digoine en Bourgogne s'est attelé à rendre au palazzo tout son lustre avant de l'ouvrir au public, ce qui lui a valu le titre de « citoyen d'honneur » de Noto. Le texte d'introduction trilingue au fil duquel l'acteur de cette renaissance relate son aventure laisse la place aux photographies de Mattia Aquila qui a su capter la beauté de ce palais abritant une centaine de pièces pour nous guider du salon de musique aux anciennes cuisines, du salon des volcans à la chambre Empire, du cabinet de curiosités à la bibliothèque, en passant par les cours et les terrasses. Une halte patrimoniale ensoleillée en plein hiver. M.E.-B. Jean-Louis Remilleux, photographies de Mattia Aquila, *Un palais en Sicile*, Albin Michel, 2020, 249 p., 39 €.

ÂME FIFTIES



Dans le nouveau monde qui se dessine à l'après-guerre, les frontières bougent, se créent, s'effacent. Celle qui sépare le monde de l'art et celui du design disparaît, et de nombreux auteurs pratiquent dès lors les deux disciplines. Un esprit singulier inspire les créations de l'époque : c'est l'aventure de l'avion et de l'espace qui apporte à leurs traits légèreté, lumière, mais aussi le confort dont bénéficient les voyageurs de l'air. Le

développement des matériaux synthétiques permet une révolution des formes et des couleurs, aujourd'hui tellement ancrée dans notre quotidien qu'on en oublie leurs soixante-dix ans d'histoire. De cet univers futuriste, le bien nommé Dominic Bradbury explore en détail les origines et les caractéristiques, son esprit résolument optimiste animé par la joie de vivre de ce nouveau temps de paix retrouvé et l'avènement de nouvelles technologies de production. Ces objets réalisables en masse, accessibles au plus grand nombre, n'ont pas nécessairement été diffusés à une telle échelle, et l'on surprendra, en découvrant

Le style années 50, des raretés côtoyer des standards omniprésents. Mobilier, transport, art sous toutes ses formes y compris le textile et la typographie, rien n'a échappé à l'œil averti de l'auteur, qui rassemble ici une véritable bible du design moderne. Indispensable pour déchiffrer ce langage visuel familier, mais souvent oublié, dénaturé, et qui retrouve enfin ses lettres de noblesse dans un format exhaustif et attrayant. À la fois cadeau en soi et catalogue d'idées, il se glissera aisément sous un sapin, sur une table basse ou dans une bibliothèque, pour inspirer les amateurs d'aujourd'hui et les créateurs de demain.

Jean-Charles Pintori

Dominic Bradbury, *Le style années 50, l'intégrale*, éditions Parenthèses, 2020, 544 p., 49 €.

SAINT-EXUPÉRY ILLUSTRÉ

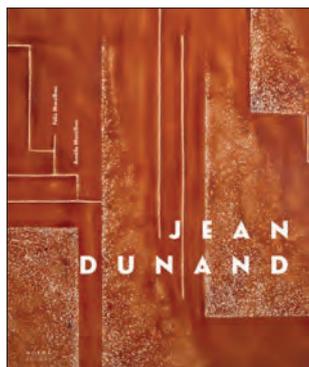


La parution de ce livre est l'occasion de relire un des ouvrages les plus poignants de Saint-Exupéry : le récit d'un vol de reconnaissance, qu'il effectua avec ses coéquipiers entre Orly et Arras en mai 1940, pendant la bataille de France. Écrit aux États-Unis en 1941, en exil, l'ouvrage est un retour sur les événements tragiques de 1940 : l'invasion par les forces armées allemandes, la débâcle, l'exode, la défaite. Ces mots « historiques », souvent dénués de consistance véridique, prennent chair de manière

extraordinaire grâce à la plume du capitaine Saint-Exupéry. Sans jamais céder au pathétique, se permettant même des traits d'humour caustique (les mitrailleuses des avions français ne pouvaient servir en vol, car elles gelaient à cause d'une déficience technique...), le pilote du Bloch 174 cherche à comprendre le sens d'un sacrifice inutile, pour une armée en déroute, dans un pays qui se meurt lentement sous la botte de l'ennemi, et de façon dramatique. Dans le temps suspendu du vol et des poursuites aériennes, les réminiscences de la vie « d'avant », les flashes d'images vécues pendant les jours de l'évacuation lui permettent de trouver un sens à l'acceptation de la mort pour une patrie qui n'existe que par « l'esprit » des hommes qui la composent. Les accents lyriques très maîtrisés, l'écriture moderne, dont la temporalité est totalement éclatée, comme le monde en décomposition dans lequel vole sans véritable but Saint-Exupéry, sont admirablement servis par l'illustration. Cette dernière est due à l'un des amis de l'écrivain : le peintre Bernard Lamotte (1903-1983), Français émigré à New York et ancien élève de Lucien Simon à l'École des Beaux-Arts. Ces lavis en noir et blanc avaient été publiés en 1942 dans l'édition américaine, mais jamais en France. Quatre d'entre eux, offerts par l'artiste à Saint-Exupéry, ont été ajoutés, de même qu'a été reproduite l'aquarelle de couverture sur le bandeau de la jaquette. Cette édition est donc intéressante à plus d'un titre : elle permet aussi de découvrir un peintre figuratif célèbre en son temps (il fut le décorateur de la piscine de la Maison Blanche sous le mandat de J.F. Kennedy), qui interprète de façon onirique le monde de Saint-Exupéry. C.G.

Antoine de Saint-Exupéry, *Pilote de guerre*, Gallimard, 2020, 152 p., 32 €.

JEAN DUNAND VIRTUOSE DE L'ART DÉCO



Cet ouvrage est une nouvelle édition, enrichie et mise à jour, de la monographie que Félix Marcilhac (1941-2020) a consacrée à Jean Dunand en 1991. Elle est co-signée par sa fille, Amélie Marcilhac, aujourd'hui à la tête du cabinet d'expertise familial d'arts décoratifs du XX^e siècle. Le Suisse Jean Dunand (1877-1942 ; il sera naturalisé français en 1922) fut tout à la fois sculpteur, dinandier, orfèvre, laqueur, re-

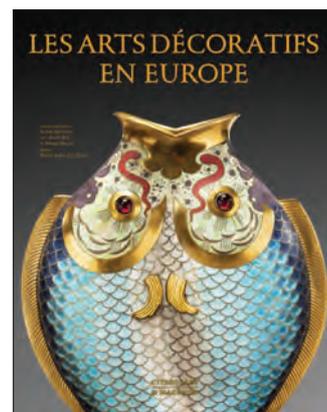
lieur et décorateur. À la tête d'un grand atelier, il se fit remarquer à chacune de ses participations aux Expositions universelles (Exposition des Arts décoratifs de 1925, Exposition coloniale de 1931, Exposition internationale des arts et des techniques appliquées à la vie moderne de 1937, Exposition internationale de New York en 1939). Sa carrière remarquable occupe la première partie du livre : dès l'âge de 15 ans, il suit des cours de sculpture à l'École des arts industriels de Genève et c'est en travaillant comme apprenti chez un chaudronnier genevois qu'il découvre l'art de la dinanderie que son génie portera à son apogée. Il arrive à Paris en 1897 avec une bourse de la ville de Genève et à partir de 1905 s'oriente véritablement vers les arts décoratifs. Le jeune artiste fait bientôt la connaissance du Japonais Seizo Sugawara (cf. EOA n° 515, p. 34) et, à sa demande, celui-ci l'initie à l'art du laque oriental, une rencontre décisive et un tournant dans sa carrière. Dès le milieu des années 1920, Jeanne Lanvin, Madeleine Vionnet, Madame Agnès ou Louise Boulanger deviennent les clientes de Dunand ; il est lancé... En 1927, il collabore à la décoration du paquebot *Île-de-France*, puis suivent l'*Atlantique* (1931) et le *Normandie* (1935). Sollicité par les plus grands décorateurs, il réalise notamment le salon de musique de Solomon R. Guggenheim (1927) et imagine, pour le fumoir de l'appartement parisien de Colette Aboucaya (1936), ses célèbres boiserie « palmiers ». La seconde partie du livre répertorie les quelque 2 000 œuvres (sculptures, portraits, panneaux, meubles, luminaires, objets, reliures, bijoux, textiles laqués et accessoires de mode...) créées au cours d'une existence prolifique. Un ultime chapitre, fort utile, aborde les techniques utilisées par le maître (dinanderie, divers types de laque, à incrustations d'or, de coquille d'œuf, reliures). N.d'A.

Amélie et Félix Marcilhac, *Jean Dunand maître de l'Art déco et de la laque*, éditions Norma, 2020, 416 p., 85 €.

LES ARTS DÉCORATIFS EN EUROPE

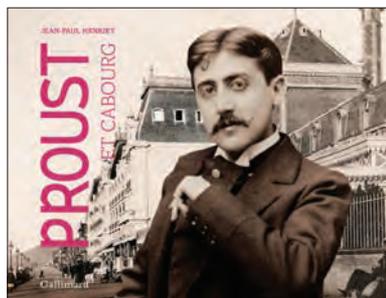
Cinquantième opus de la célèbre collection « L'Art et les grandes civilisations », ce volume consacré aux arts décoratifs en Europe est remarquable à plusieurs titres : par le choix de quelque 600 pièces provenant d'insignes collections internationales ou chefs-d'œuvre inédits en mains privées ; par la qualité des photographies dont les vues de détails permettent une plongée au cœur des techniques et des matériaux les plus incroyables. Les auteurs, Sophie Mouquin, Agnès Bos et Salima Hellal, toutes trois éminentes spécialistes, étudient l'histoire des arts décoratifs de la Renaissance jusqu'à la Seconde

Guerre mondiale, à travers les artistes, les commanditaires, collectionneurs et marchands, au fil des techniques (arts du feu, bois, textile, métal), de l'évolution des formes et du goût, des ateliers ou lieux de production... Ce vaste panorama confirme la place de premier plan occupée par les arts décoratifs, naguère considérés comme « mineurs », dans la création artistique internationale. Un livre qui ravira tout



autant les néophytes qui y aiguïseront leur curiosité, que les amateurs éclairés comblés d'y retrouver les icônes de chaque époque : salière de Benvenuto Cellini, nef de Charles Quint, armure du roi Henri II, chefs-d'œuvre des Miseroni ou d'Adam Van Vianen, coffre dit d'Anne d'Autriche (cf. EOA n° 568, p. 40), pendule astronomique et bureau de Louis XV à Versailles, ou encore le fameux cabinet *Badminton*, le berceau de parade du duc de Bordeaux, le coffret de la duchesse de Berry, jusqu'aux créations de William Morris, Serrurier-Bovy, Charles Rennie Mackintosh, Gerrit Rietveld, Carlo Bugatti, Eileen Gray, Armand Albert Rateau... N.d'A.

Sous la direction de Sophie Mouquin, *Les arts décoratifs en Europe*, collection « L'Art et les grandes civilisations », Citadelles & Mazenod, 2020, 608 p., 205 €.



PROUST ET CABOURG

Voilà un livre qui séduira les amoureux de Marcel Proust ou de Cabourg (Balbec dans la *Recherche*). « Cabourg et la côte normande ont imprégné, nourri, transcendé la *Recherche* »,

rappelle son auteur le docteur Jean-Paul Henriot, président fondateur du Cercle littéraire proustien de Cabourg-Balbec, maire de la station balnéaire pendant dix ans et collectionneur invétéré de tout ce qui a trait à l'œuvre et à la correspondance de l'écrivain. Au fil des pages et au gré des documents rassemblés – pour beaucoup inédits –, on assiste aux transformations de la ville et à la construction de l'œuvre à travers les venues de Proust sur la côte normande, depuis son adolescence jusqu'à ses séjours répétés au Grand Hôtel entre 1907 et 1914. C'est non loin de Cabourg qu'a lieu la rencontre avec le vrai Monsieur Swann. À quelques kilomètres de la ville se trouve aussi le château de Combray. Sur la côte normande, l'écrivain rend visite à Vuillard qui deviendra l'un des modèles du peintre Elstir. C'est encore à Cabourg que Proust rencontre Odilon Albaret le mari de Céleste, Alfred Agostinelli, son grand amour, sans oublier la société mondaine et artistique observée au Grand Hôtel qui peuplera son œuvre. Dans sa préface, Jean-Yves Tadié, grand spécialiste de Proust, insiste sur l'apport de cet ouvrage à la connaissance de cet immense écrivain. N.d'A.

Jean-Paul Henriot, préface par Jean-Yves Tadié, *Proust et Cabourg*, Gallimard, 2020, 224 p., 35 €.